

## Préludes d'une fugue

Plier bagage à la suite d'un courriel. On m'avait demandé des conseils concernant une future escapade à bicyclette en Asie. J'avais répondu avec entrain. Une soudaine appétence de correspondance stimulée par les parfums d'Orient qui émanaient de chaque mot frappé sur le clavier. L'écriture me transportait aux confins du Siam. Nostalgie d'une virée d'antan.

Ce message fut l'élément déclencheur. Le signe du départ.

Quinze années auparavant, avec Valérie, ma compagne, nous étions partis d'un archipel des antipodes, la Nouvelle-Calédonie, pour un voyage d'un an et demi à vélo jusqu'en France. *Du Pacifique au Mont-Blanc*: une aventure initiatique, de celles qui bouleversent vos lendemains. Depuis, les entraves d'une routine sédentaire contrariaient notre insouciance de chemineau. De lointaines pérégrinations en Amérique centrale, en Inde et dans l'Himalaya n'avaient pas assouvi notre faim de nomadisme. L'itinérance et la liberté nous manquaient.

Puis, la vie s'était chargée de prendre notre destin en main: deux heureux événements nous offrirent la félicité parentale; la rénovation d'un chalet de montagne avait cimenté les fondations de notre nid familial.

## Avant le départ

### *Réflexions sur un nouveau voyage*

Décembre. Sur ma liste des résolutions voire des utopies pour l'année à venir régnaient les fondamentaux : agrandir le jardin, terminer les travaux du chalet, achever le manuscrit en cours. Des tâches urgentes, prendre le large s'imposait. Je biffai le tout et inscrivis le mot « voyage ».

Une vieille idée se présenta alors comme une évidence : une traversée du continent américain, des forêts canadiennes à la Terre de Feu. Nous quitterions nos montagnes en mai. Un bon compromis, la province du Québec se serait réchauffée et nous parviendrions au Mexique en novembre pour trouver refuge sous les chaleurs du Sud.

Si nous savions où et quand partir, nous devions définir comment partir. Sac au dos, fourgon aménagé, vélo ? L'option du balluchon fut écartée, trop de contraintes, de dépendances. Un choix cornélien subsistait entre les commodités offertes par un camping-car et une folle équipée sur deux roues. L'autonomie de la bicyclette l'emporta, même si les plaines solitaires de l'Amérique se prêtaient davantage à un *road trip* à la Kerouac au volant d'un véhicule.

— Bataille!

— Tu triches, c'est l'as qui l'emporte sur le roi, hein, papa?

Deuxième jour de confinement sous notre tente à Saint-Sulpice. De leur jeune vie, les filles n'avaient jamais dormi sous une tente. Elles se souviendraient longtemps de ce baptême du feu au parfum de quarantaine.

Encore un repas à se nourrir de barres de céréales faute d'autre chose. Encore une nuit à espérer la fin de ce déferlement d'eau. Une longue nuit passée à tâter dans l'obscurité le tissu des parois intérieures de notre abri pour en jauger le taux d'humidité. « Pourvu que ça tienne! » Une nuit à s'assoupir une heure ou deux, puis comme un réflexe se réveiller dans l'espoir d'une accalmie, d'un signe d'embellie. Le temps de recouvrer mes esprits que la rumeur du clapotis enflait pour finir par remplir mon cerveau d'un tumulte infernal. Sans avoir la possibilité de vociférer, je maudissais ce ciel n'écoutant pas mon appel à la clémence. Je tournais, m'énervais, me rendormais. Un manège épuisant qui s'éternisa jusqu'au matin du troisième jour où enfin un lourd silence annonça une libération proche de notre prison de toile.

### *Nids-de-poule*

On l'aperçut brièvement. Un timide soleil dissimulé derrière une mer de nuages morcelée d'infimes taches bleues. Juste assez de bleu pour nous inciter à décamper.

La brise finissait de sécher la toile, nous bouclâmes les sacoches.

Qu'il était bon de retrouver la liberté après trois jours, cloîtrés dans un espace réduit à moins d'un mètre carré par personne! Les jambes engourdis peinaient à tourner les pédales. L'humidité grippait les mécanismes.

les artifices de la coquetterie mondaine pour les gommer, les dissoudre dans le grain de la rusticité. Ici, les raffinements de la civilisation urbaine s'estompaient. Restait à la surface la couche abrasive de l'authenticité agreste.

Sorti du traversier, on débarquait au milieu de nulle part. Un panneau « Route des baleines » indiqua la direction à suivre. L'itinéraire prit de la hauteur pour dominer la baie Verte: un semblant de Jura en bord de mer. Un arboriduc serpentait au-dessus de nos têtes. Naguère, dans ce convoyeur géant, toboggan de chevrons et de madriers sur pilotis, les grumes étaient acheminées sur un lit d'eau de la rivière du Sault aux Cochons jusqu'au Saint-Laurent où elles finissaient entassées sur des barges. En amont, depuis le camp d'abattage, les arbres débités en billes par les bûcherons avaient descendu la rivière selon le principe du flottage du bois.

Au bout de nos efforts apparurent des habitations. Nous achetâmes le casse-croûte au dépanneur du patelin. Sur le parking, deux pick-up aux ailes bouffées par la rouille; à l'intérieur, le commerce n'était pas plus grand qu'une salle de bistrot. Un minuscule rayonnage de produits frais, des étagères de boîtes de conserve, des magazines de chasse, de véhicules tout-terrain, des bouteilles de gaz, des articles de pêche. Les visages étaient burinés, marqués comme de vieilles charpentes. Les rues désertes renvoyaient une illusion de village fantôme. Lignes électriques et téléphoniques zébraient l'azur de traits noirs.

Les lotissements soignés de la rive sud étaient désormais bigrement loin. Des pans de gazon clairsemé tentaient d'égayer d'un brin de verdure ce décor de carrière. Tôles et contreplaqués, baraques aux profils de *mobile homes*, architecture aussi sommaire

*road*, disait-on ici. Là, les graviers avaient pris la forme de pavés grossièrement concassés. Un lit épais où les pneus s'enfonçaient, déséquilibrant tout cycliste ne développant pas les compétences d'un pilote de trial. Un enfer minéral qui requérait concentration et dextérité. Un effort physique certain pour avancer sur cet amas de granit, pour rattraper nos embardées avant la chute. Pousser s'avéra plus aisé que pédaler.

Un pick-up stoppa à notre hauteur, son occupant inquiet de notre direction. Le voisin d'Étienne nous le confirma, nous étions sur la bonne voie. La distance séparant sa ferme de celle de notre hôte se comptait en kilomètres. Nous n'avions pas la même notion du voisinage. Une heure encore, et un quad vint à notre rencontre. Un trentenaire au guidon, T-shirt taché de graisse, pantalon de travail, chapeau de toile, barbe naissante, teint hâlé : Étienne. Sur ses genoux, son fils, un blondinet aux cheveux hirsutes, l'âge de Manon.

— Hey! Êtes-vous les Français? Vous êtes arrivés, c'est chez moi que vous venez!

Trois chiens nous accueillirent. Au centre de la meute, Claire, l'épouse d'Étienne et leur second garçon, l'âge de Lison. Des yeux clairs, espiègles, ce dernier sautait de joie à l'idée de recevoir des copines pour jouer. Les chiens nous avaient encerclés, les filles n'en menaient pas large.

Nous avons contacté cette famille paysanne par le réseau d'hébergeurs de cyclistes. Une petite pause d'une nuit dans une ferme avec des enfants offrait une opportunité de rencontrer la vie agricole du pays et une belle occasion pour Lison et Manon de s'amuser avec des camarades.

— Mangez-vous avec nous? demanda Claire.

à la moutarde. Chacun avait apporté son esprit de camaraderie et sa chaise de camping.

Sur un podium, un jury votait pour l'élection de la *minimiss Labor Day*. Aux fillettes parées de leur plus belle robe de princesse, l'animateur posait la même question :

— Quelle est ta couleur préférée ?

Invariablement fusait la même réponse :

— Rose !

Une journée familiale, même si le shérif, le colt à la ceinture, veillait au bon déroulement des festivités. On ne badinait pas avec la sécurité.

#### *Question d'altruisme*

Devant nous, des parcs d'éoliennes. La rotation des pales dans son champ de vision n'offre jamais un heureux présage au cycliste. D'ici peu, il courbera l'échine face à son ennemi naturel, le vent. Ce fut le cas. Une étape de 92 kilomètres sous un soleil de plomb qui demanda de puiser dans nos ressources. C'est pourquoi, passant à proximité d'un camping, nous n'eûmes aucun scrupule. Nous ne roulerions pas plus et y séjournerions une journée — nous ne bénéficierions que de deux jours sans pédaler aux États-Unis (soit 48 heures de repos pour 5000 kilomètres de vélo).

Une armada de voiturettes de golf assiégea le pré qui n'abritait qu'une seule tente : la nôtre. Le mercredi, c'était soirée bingo. L'appentis affecté aux tondeuses avait été converti pour l'occasion en salle des fêtes. Un pilote de voiturette s'intéressa à notre aventure. Il reviendrait le lendemain, les mains encombrées de cakes, de salades de fruits. Une question le taraudait : étions-nous bien reçus par ses concitoyens ? Il fut ravi d'entendre que

Quelle idée folle ! Tant d'heures, de labeur pour concevoir ces vélos solaires. Tant de préoccupations, de dépenses. Un véritable gâchis. Que dire de cette décision, des regrets, de la perception des autres à l'abandon du projet ? Quoique le jugement d'autrui fût le cadet de mes soucis. J'accorde trop d'importance à ma liberté et à celle de ma famille pour ne pas m'embarrasser des médisances de certains engoncés dans leur confort. Cependant les faits étaient là : soit nous renoncions à poursuivre cette aventure, soit nous continuions avec ce poids insupportable sur le dos et la conscience, contraints d'endurer les affres du doute, la crainte qu'une telle malencontre pût survenir à nouveau. La vie nous avait offert une chance de nous en tirer à bon compte, à nous d'en prendre acte. Si jamais une situation analogue venait à se reproduire et que nos filles devraient en subir les conséquences, nous ne nous le pardonnerions jamais.

Je me sentis tout d'un coup comme l'alpiniste pris dans la tempête qui doit prendre le parti de renoncer ou non à cent mètres du sommet, je me sentis surtout comme le capitaine d'un vaisseau sabordant son navire.

### *Vulnérabilité*

Valérie exprima le terme opportun résumant cet épisode : vulnérabilité.

Notre vulnérabilité de voyageur à vélo nous avait sauté au visage. Celui qui court les routes à bicyclette et dort dans les bois ne peut fuir ou esquiver les coups, il est forcé de faire front. Nous étions conscients de cette vulnérabilité, que ce fut face aux chauffards, aux animaux, aux éléments. Nous y avons été maintes fois confrontés, nous l'acceptons, c'est une part intégrante du choix de voyager à vélo. Toutefois, on finit par